

**Une « année en sept »
dans l'histoire tchèque :
1817 et la découverte du
*Manuscrit de Dvůr Králové***

CATHERINE SERVANT

Entre constat statistique et superstition numérolgique, les « années en huit » composent aux yeux des Tchèques la série de grandes dates la plus fournie et la plus troublante de leur histoire. Un ouvrage consacré au sujet en 1998 par d'éminents historiens en recense une bonne quarantaine du Moyen Âge à nos jours¹. En 2018, diverses célébrations, expositions et remémorations dans les écoles, municipalités, institutions culturelles, média de République tchèque ont confirmé la vivacité de cette représentation tant historiographique que profondément populaire, largement alimentée par la prégnance durable des quatre bouleversements historiques « en

1. Voir Petr Čornej *et al.*, *Osudové osmičky: přelomové roky v českých dějinách* [Années en huit, années cruciales de l'histoire tchèque], Prague, Nakladatelství Lidové noviny, 1999. Déclinant quelque quarante-deux dates « en huit » du Moyen Âge à l'époque contemporaine, ce catalogue s'ouvre sur 1108, année où les Přemyslides consolidèrent leur pouvoir en anéantissant la lignée concurrentielle des Vršovci, et s'achève par les Jeux olympiques d'hiver de 1998 à Nagano, lors desquels les hockeyeurs tchèques remportèrent en finale la médaille d'or face à l'équipe russe.

huit » qui scandèrent le XX^e siècle tchécoslovaque, et restent les plus mobilisés lors des phases commémoratives : 1918, 1938, 1948, 1968.

Cette contribution se propose de rappeler que l'année 1817, qui nous intéresse ici, compte parmi les « années en sept » que les Tchèques n'ont pas renvoyées aux oubliettes de leur histoire, comme l'ont récemment montré les publications et manifestations culturelles accueillant son bicentenaire. La date du 16 septembre 1817 est en effet restée dans les annales. Ce jour-là, dans la tour de l'église Saint-Jean Baptiste de Dvůr Králové (Bohême de l'Est), le philologue, slaviste et poète Václav Hanka (1791-1861) extrait d'un amoncellement de vieux parchemins, d'armes hussites et autres outils hors d'usage, un manuscrit ancien contenant de magnifiques poèmes rédigés dans une langue qu'il identifie comme du vieux-tchèque. Hanka écrit sans surseoir à Josef Dobrovský (1753-1829), autorité incontestable en matière de philologie slave, afin de l'avertir de sa trouvaille, dont il fournit aussi la toute première description. Hanka baptise le manuscrit du lieu de sa « découverte » : *Manuscrit de Dvůr Králové* [*Rukopis královédvorský*] – communément abrégé en RK –, initialement attribué au tournant des XIII^e et XIV^e siècles, autrement dit, à une époque « pré-hussite » qui lui confère une valeur exceptionnelle. L'avis de l'expert Dobrovský s'avérant positif et enthousiaste, la carrière publique du *Manuscrit de Dvůr Králové* est lancée.

Ici encore, il semble toutefois que les destinées historiques de la nation tchèque ne puissent se passer du chiffre huit. À une année de là, en effet, au mois de novembre 1818, cette fois-ci par la voie postale, un autre manuscrit remarquable fait son apparition : « Le Jugement de Libuše » [*Libušin soud*], ainsi intitulé d'après le thème du plus long de ses deux poèmes épiques fragmentaires, rédigés dans une langue qui a tout l'air d'être du vieux-tchèque. Il sera rebaptisé *Manuscrit de Zelená Hora* [*Rukopis zelenoborský*] (RZ) en 1859, une fois le mystère de sa provenance – le château des Colloredo-Mansfeld à Zelená Hora, Bohême du Sud-Ouest – supposément élucidé. Initialement, le « Jugement de Libuše » se voit doter d'une origine plus ancienne encore puisqu'on l'estime des IX^e ou X^e siècles. Toutefois, étant donné l'improbabilité d'une telle datation, qui le rendrait contemporain de la Grande-Moravie (période associée, de surcroît, à l'écriture glagolitique), on se rabattra ultérieurement sur des siècles plus raisonnables.

À l'article « 1818 », les chronologies rétrospectives tendent à minimiser l'apparition de RZ au profit d'une étape institutionnelle

décisive, combien plus valorisante pour les milieux patriotiques tchèques, franchie au printemps de cette même année 1818 : la fondation du Musée patriotique de Bohême (Společnost vlastenského Museum v Čechách), futur Musée national. Or, on ne saurait dissocier l'émergence des *Manuscrits* des commencements de cette institution. C'est à son bénéfice – et sans nul doute en lien direct avec son ouverture – que l'expéditeur anonyme du « Jugement de Libuše » adresse le manuscrit au comte de Kolowrat-Liebsteinsky, grand-burgrave de Bohême et cofondateur du Musée. En 1819, le plus impliqué dans la « découverte » de RK, Václav Hanka, fait son entrée au Musée, où il devient deux ans plus tard bibliothécaire en charge des manuscrits anciens tchèques et slaves, une position qu'il ne quittera plus. Et c'est bien entendu au Musée que vont être déposés les deux *Manuscrits* – où on les trouve encore de nos jours.

L'émergence des *Manuscrits de Dvůr Králové et Zelená Hora* – soit RKZ, sigle qui les rassemble – fait grand bruit non seulement dans les cercles patriotiques tchèques en constante expansion de la fin des années 1810, mais aussi au sein de la noblesse de Bohême, qui a pris à tâche de soutenir les efforts régionaux en faveur de la langue, de l'histoire et des « antiquités » tchèques, cherchant à imposer une identité spécifique au sein de l'empire des Habsbourg, dans le sillage des réformes thérésiennes et joséphiniennes du XVIII^e siècle. Or, les RKZ débordent immédiatement le milieu des érudits et patriotes de Bohême pour circuler, tout d'abord, dans l'espace germanophone, réalisant ainsi – en vertu d'une « course à l'ancienneté » propre à l'époque – une mission démonstrative cruciale : renvoyer à un passé au moins aussi ancien, et surtout bien plus gratifiant et « civilisé » que celui de la *Chanson des Nibelungen*². Par le jeu des réseaux, les *Manuscrits* touchent également le monde slave, où ils rencontrent des marques d'intérêt chez les représentants de la slavistique commençante, qui considèrent les Tchèques, dont le « découvreur » Václav Hanka, comme d'éminents interlocu-

2. « Si nous comparons [RK] aux fruits poétiques allemands de la même époque, il faut reconnaître qu'il les surpasse. Que de douceur, de noblesse, de symétrie et de pure humanité dans notre monument ! [...] Si nous prenons en considération une œuvre allemande d'alors, les *Nibelungen* – quelle n'est pas la différence ! Là, tout est gigantesque, énorme, chaque héros est un colosse, mais tout n'est que sang, effroi, ténèbres, les personnages évoluent comme de grandes machines mues par la colère et la vengeance ». Extrait de la revue *Květy* (1845), cité par Jiří Rak, *Bývalí Čechové...* [Il était une fois, les Tchèques...], Prague, H&H, 1994, p. 143.

teurs ; et au-delà, tout spécialement en Angleterre et en France, l'attention portée aux vieux poèmes est notable et très bien documentée dans la presse et l'édition au XIX^e siècle.

Pièces maîtresses du patrimoine littéraire, historique et symbolique de la nation tchèque en « renaissance », les deux *Manuscripts* traversent quasiment le XIX^e siècle auréolés du prestige de leur ancienneté, et ce, malgré une série de remises en cause – en Pays tchèques comme à l'étranger – dont la toute première coïncide avec l'époque de leur apparition. Leur puissance symbolique hors du commun, les impulsions et orientations qu'ils donnent à la création littéraire et artistique tchèque³, leurs incidences, des plus constructives aux plus fâcheuses, sur la production scientifique⁴, leur rôle essentiel dans l'historicisme à la base des revendications émancipatrices et politiques tchèques... tout cela les rend pour un temps indétronables. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, alors même que leur authenticité est déjà fortement sujette à caution, toute menace pesant sur les vieux poèmes continue de provoquer de violentes réactions de défensive, et il faut près de trois quarts de siècle pour que l'inauthenticité des *Manuscripts* soit établie et rendue publique.

Au milieu des années 1880, sous la conduite de l'universitaire Tomáš Garrigue Masaryk (1850-1937), une jeune équipe scientifique – philologues, historiens, historiens littéraires... –, affiliée à l'Université tchèque nouvellement ouverte depuis 1882, finit en effet par s'atteler au démantèlement de ce qui est devenu un véritable mythe, en prenant à tâche, dans la revue *Athenaeum*, de réfuter

3. La présence thématique et formelle des *Manuscripts* dans les lettres – de Karel Hynek Mácha à Julius Zeyer –, les arts plastiques – Josef Mánes, Mikoláš Aleš, Josef Václav Myslbek... – et la musique – Bedřich Smetana, Antonín Dvořák, Zdeněk Fibich... – forme un chapitre capital de cette histoire.

4. La philologie édifie sur leur base la grammaire historique tchèque ; la création littéraire s'inspire de leurs thèmes, de leur style et de leur langue ; l'histoire littéraire en fait la source de la poésie tchèque ; l'histoire juridique y analyse la législation ancienne en matière de transmission de patrimoine ; l'histoire politique et nationale (František Palacký) fonde sur eux, entre autres, le principe de démocratie des anciens Slaves – dont la modernité n'est appréciable qu'en regard de la « barbarie germanique » de la *Chanson des Nibelungen*. Les implications de ces travaux ne sont pas seulement tchèques : au départ, du moins, ils touchent l'ensemble du monde slave et alimentent la réciprocité slave.

méthodiquement les datations médiévales successives de *RK* et *RZ*. Il s'ensuit un vaste débat public qui dégénère en crise politique grave, augmentée d'une campagne de dénigrement contre les « réalistes scientifiques » dans la grande presse. Une fois atteint ce point culminant, une fois dépassée cette « apocalypse tardive⁵ » de la mystification qu'est la démystification, la communauté académique et intellectuelle tchèque cesse en majorité d'adhérer à l'origine médiévale des *Manuscripts* et souscrit à la thèse de créations contemporaines de leur « découverte », désignant aussi les « coupables » les plus plausibles : au premier chef Václav Hanka⁶, probablement secondé par des complices, dont son camarade d'études et de chambrée, l'écrivain Josef Linda (1789-1834), ainsi que Václav Alois Svoboda (1791-1849), étudiant en droit à l'instar de Linda et Hanka, et premier traducteur de *RK* en allemand⁷.

Après les années 1880, une seconde carrière, celle des *faux Manuscripts* tchèques, s'ouvre donc aux « monuments » de naguère, fruits amers d'un épisode honteux du Réveil national tchèque, supercherie impardonnable dont il reste désormais à analyser les différents mobiles, et qu'il convient de bannir des lettres tchèques⁸.

5. Formule de Jean-François Jeandillou, *Esthétique de la mystification : Tactique et stratégie littéraires*, Paris, Éditions de Minuit, 1994, p. 8.

6. Du tournant de siècle à nos jours, toute une littérature s'est attachée à reconstituer le profil intellectuel et psychologique prédisposant Václav Hanka à devenir le principal suspect de la supercherie : une bonne formation en philologie slave (largement redevable à Josef Dobrovský), un patriotisme tchèque enflammé et militant, des penchants romantiques, un fort intérêt pour les Slaves du Sud, pour la poésie et toutes productions populaires, en lesquelles il voit des sources d'inspiration essentielles pour la création tchèque de son temps ; à quoi s'ajoute une habileté à « recycler » ces sources en les intégrant à sa propre création par collages, montages, paraphrases et échos. Or, s'il est bien le dépositaire du secret, Hanka le porte sans faillir toute sa vie, récoltant aussi les fruits honorifiques de sa découverte.

7. Un quatrième nom, celui de František Horčíčka (1776-1856), peintre et restaurateur soupçonné d'avoir préparé les encres, rejoindra cette équipe au terme d'enquêtes bien plus tardives : les recherches menées sur les *Manuscripts* entre 1968 et 1971 à l'Institut de criminologie du ministère de l'Intérieur, comprenant aussi les investigations du chercheur-vulgarisateur Miroslav Ivanov (1929-1999), auteur de plusieurs livres sur le sujet.

8. Il faut en effet un certain temps pour que les *Manuscripts* cessent d'être catalogués comme des faux éhontés pour « réintégrer » l'histoire littéraire tchèque en tant que jalons importants du Réveil national. L'historien littéraire Jan Jakubec (1862-1936) est l'un des premiers à s'efforcer de les

Or, un tel verdict n'est pas partagé par tout le monde : que d'aucuns, réunis en particulier autour de la « Société tchèque des *Manuscripts* » [Česká společnost rukopisná], puissent encore, en ce début de XXI^e siècle, défendre une forme d'authenticité des *Manuscripts*, reflète en effet les ambiguïtés d'une question sur laquelle toute la lumière n'a jamais été faite, surtout en ce qui concerne les circonstances exactes de leur fabrication matérielle et, point crucial, l'identité des auteurs / rédacteurs de poèmes aussi réussis. Ce flou transparait encore, par exemple, à travers les formules prudentes du *Lexique de la littérature tchèque* de l'Académie des sciences en 2000 :

La recherche a prouvé que les *Manuscripts* étaient une supercherie. Václav Hanka et son cercle d'amis se trouvaient probablement au centre de l'entreprise ; ce dernier s'occupa manifestement d'élaborer la version en vieux-tchèque de tous les poèmes et fut sans doute l'auteur des poèmes lyriques du *Manuscrit de Dvůr Králové* ; J. Linda pourrait bien être l'auteur des poèmes épiques. On est également en droit de supposer que le copiste fut le peintre et restaurateur F. Horčíčka et que J. Jungmann ne pouvait être tout à fait en dehors de la mystification. La participation directe d'autres personnes ne fait l'objet d'aucune hypothèse sérieuse⁹.

*

En tout premier lieu, les deux *Manuscripts* méritent une description succincte¹⁰, en commençant par la *langue* des poèmes qui les

replacer dans ce contexte littéraire, à la confluence du romantisme occidental et du renouveau slave. Voir notamment Jan Jakubec, *Dějiny české literatury* [Histoire de la littérature tchèque], vol. II, Prague, Jan Laichter, 1934 [1^{re} éd. : 1911].

9. Mojmir Otruba, « Rukopisy královédvorský a zelenohorský » [Les RKZ], in *Lexikon české literatury : Osobnosti, díla, instituce* [Lexique de la littérature tchèque : Personnalités, œuvres, institutions], vol. 3 / II, P – Ř, Prague, Academia, 2000, p. 1331.

10. Cette présentation se fonde principalement sur les publications spécialisées suivantes : Mojmir Otruba (éd.), *Rukopisy královédvorský a zelenohorský. Dnešní stav poznání* [RKZ. État actuel des connaissances], *Sborník Národního muzea v Praze*, řada C – literární historie, Prague, Academia, 1969 ; Dalibor Dobiáš, « Komentář » [Commentaire], p. 187-307, in Dalibor Dobiáš, (éd.), *Rukopis královédvorský. Rukopis zelenohorský* [RK et RZ], Brno, Host, 2010 ;

composent. Cette langue se donne pour du vieux-tchèque¹¹, mais un vieux-tchèque très spécial, éloigné d'autres sources linguistiques médiévales attestées – on le croit même dialectal –, avec force similitudes entre RK et RZ. Cet idiome archaïsant et composite, qui entraîne sans tarder la philologie tchèque du Réveil national sur des chemins erronés, suscite à partir des années 1810 – et, de fait, jusqu'à nos jours – d'innombrables analyses et interprétations, des plus saugrenues aux plus strictement exégétiques et critiques. Lors de la campagne scientifique menée par les réalistes dans les années 1880, c'est la langue qui est au centre de la démonstration, à travers les analyses menées par plusieurs spécialistes, et, surtout, les soupçons exprimés publiquement par le grand linguiste tchèque de la fin de siècle, Jan Gebauer¹² (1838-1907).

Il convient ensuite de caractériser l'apparence *matérielle* des *Manuscrits* – parchemin, encres, particularités paléographiques –, puisque les RKZ, contrairement à d'autres mystifications importantes (*Ossian...*), manifestent *matériellement* leur ancienneté. Cette apparence est initialement assez convaincante pour ne pas troubler l'accueil enthousiaste réservé aux poèmes, puis toujours plus embarrassante et problématique au fur et à mesure des avancées de l'histoire et des sciences. Le *Manuscrit de Dvůr Králové* se compose de vingt-huit pages de texte, soit sept feuillets doubles de parchemin recto verso, de format 12 x 8 cm, dont les quatre premières pages, comme découpées, forment d'étroites bandes (une singularité qui interrogera beaucoup les spécialistes¹³). Ce qui signifie, au total, 783 lignes dont 132 apparaissent comme tronquées. Sur un parchemin jaune gris un peu sali, l'écriture serrée se déploie en lettres minuscules, avec une discontinuité évidente dans le trait, et sans marque de versification (on y dénombre environ 1300 vers). RK

Dalibor Dobiáš (éd.), *Rukopisy královédvorský a zelenoborský a česká věda (1817-1885)* [Les RKZ et la science tchèque (1817-1885)], Prague, Academia, 2014.

11. Quoiqu'attesté par plusieurs sources antérieures, le vieux-tchèque commence de s'imposer dans le domaine de l'écrit, auprès du latin, au XII^e siècle.

12. Les hostilités sont ouvertes le 15 février 1886 par l'article de Jan Gebauer « Potřeba dalších zkoušek Rukopisu královédvorského a zelenohorského » [Nécessité de procéder à de nouveaux examens des RKZ], *Atbenaeum*, 3, 1885-1886, p. 152-164.

13. Certains penchent pour une utilisation du parchemin afin de réparer les soufflets de l'orgue (exemple donné par Dalibor Dobiáš, « Komentář », art. cit., p. 214).

offre un alphabet anormalement « riche » et nombre de curiosités : lettrines stéréotypées, signes abrégatifs fluctuants et autres ratures désignant la main d'un copiste peu compétent et bien distrait. Quant au *Manuscrit de Zelená Hora*, il est constitué de huit pages de texte couvrant deux feuilles doubles de parchemin d'environ 16 x 22,4 cm d'aspect abîmé, traversées de lignes horizontales au long desquelles le texte poétique court *in continuo*. La couleur verdâtre de l'encre, pour le moins insolite, suscitera des conjectures chez plusieurs générations de chimistes. Pour ce qui est de l'écriture de RZ, elle se présente comme « un curieux mélange de capitales et de minuscules qui échappe globalement à toute l'évolution de l'écriture latine, bien connue de nous par ailleurs, et ne s'intègre à aucune période du Moyen Âge », écrit en 1914, à l'issue des premiers examens paléographiques solides, l'universitaire Gustav Friedrich¹⁴. RK et RZ présentent en outre nombre d'analogies – signes abrégatifs aléatoires, variation improbable des formes de caractère pour une seule lettre... –, et ont pu sortir du même atelier. Ce qui n'a pas découragé les adeptes de l'authenticité, qui alléguaient par exemple, dans les années 1930 encore, l'existence d'une école médiévale de copistes tchèques unique en son genre. La paléographie, qui aurait dû jouer lors du grand débat de 1886 un rôle aussi crucial que la linguistique, n'intervient de manière décisive qu'à partir des années 1910. Ses conclusions établissent alors que les RKZ n'ont pu être écrits qu'après 1700.

Cette présentation ne saurait se passer d'une évocation des poèmes que donnent à lire les parchemins. Le *Manuscrit de Dvůr Králové* compte quatorze poèmes (dont le premier fragmentaire) à versification variable. Six sont épiques et « historiques », à quoi s'ajoutent deux poèmes lyrico-épiques et six poèmes lyriques. On tient cet ensemble pour le fragment miraculeusement conservé d'un vaste recueil, sorte d'anthologie poétique regrettamment perdue. Les poèmes épiques mettent avant tout en scène des récits de batailles et d'expulsions d'envahisseurs. Parmi leurs lieux communs : face aux étrangers intrusifs – Polonais, Saxons, Tatares, Francs peut-être –, l'image pacifique des anciens Slaves, ne prenant les armes que pour se défendre avec bravoure et intelligence tactique ; leur sens de la justice ; leur piété (païenne ou chrétienne) ;

14. Dans son article « Rukopisy královský a zelenohorský po stránce paleografické » [Les RKZ du point de vue paléographique], paru dans *Národní listy*, 54, 1914. Cité dans Mojmir Otruba (éd.), *Rukopisy královský a zelenohorský. Dnešní stav poznání, op. cit.*, p. 51.

leur haut niveau de culture et de créativité. Le protagoniste d'un des poèmes, le guerrier-poète Zábaj, défenseur enflammé du paganisme et de l'indépendance de son peuple contre un roi étranger, symbole de fierté, de liberté, de vaillance, est l'un de ces héros qui transportent l'imaginaire des Tchèques, artistes et écrivains compris, au long du XIX^e siècle. Quant aux poèmes lyriques de RK, chants d'amour souvent élégiaques, leur beauté ne laisse pas d'intriguer : on se demande bien qui, parmi les éveilleurs soupçonnés, a pu composer de tels bijoux – un mystère longtemps exploité par les avocats des *Manuscripts* comme un argument décisif. Parmi les poètes tombés sous leur charme, force est de mentionner Johann Wolfgang Goethe, qui a connaissance de RK dès 1819 et se répand en louanges sur ses beautés lyriques. Il adapte – à partir de la version allemande de Svoboda – le poème « Kytice » [Le Bouquet], sous le titre « Das Sträußchen » (paru en 1823).

Le *Manuscrit de Zelená Hora*, prétendument le plus ancien, se compose de deux fragments de poèmes épiques en décasyllabes dont le plus long, « Le Jugement de Libuše », présente 112 vers (contre seulement 9 vers pour l'autre poème, qui a reçu le titre de « Sněm » [Le Conseil]). Son style et son rythme évoquent une sorte de poésie populaire des temps anciens, et son contenu renvoie à la société slave préchrétienne. Libuše, prophétesse de la mythologie tchèque, princesse légendaire résidant sur les hauteurs de Vyšehrad, rend la justice pour départager deux frères, Chrudoš et Šťáhlav, qui se disputent l'héritage de leur père Klen. Le jugement se déroule avec tout un attirail cultuel païen et présente des illogismes que la discipline historique la plus concernée par une telle trame, l'histoire du droit, était censée mettre au jour. Il n'en a rien été. Si les historiens juridiques tchèques ont écrit sur « Le Jugement de Libuše » au long du XIX^e siècle, c'est avant tout pour commenter les éclaircissements offerts par le poème sur le droit ancien des Slaves, la maturité ancestrale de leur justice, leur organisation politique, familiale et sociale basée sur des valeurs démocratiques, autant de témoignages d'une culture ancestrale autonome des Slaves. Cette portée documentaire a contribué à la défense du « Jugement de Libuše » (ou RZ), par ailleurs le plus controversé des deux dès après son apparition.

En effet, sitôt après l'« avènement » des deux *Manuscripts*, la question de l'authenticité de RZ provoque une polémique signalant, parmi d'autres frictions, le passage délicat entre deux étapes litté-

raires, scientifiques et publiques du Réveil national tchèque¹⁵. Josef Dobrovský, homme des Lumières, savant rationaliste et critique¹⁶, est une figure majeure de la première période du Réveil national, principalement tournée vers l'étude spécialisée de la langue et de l'histoire. Cette querelle liminaire autour de RZ met Dobrovský aux prises avec une génération plus jeune, communément rattachée au préromantisme ou au Biedermeier, ici représentée par Hanka, Linda, Svoboda, et placée sous l'égide du philologue, lexicographe, théoricien, traducteur et littérateur polyvalent Josef Jungmann (1773-1847)¹⁷. Jungmann est un fer de lance de cette autre phase, « active » et agitatrice, du Réveil national, qui s'échafaude sur un socle patriotique socialement de plus en plus large, et place les impératifs liés à l'édification d'une culture nationale au-dessus d'autres critères, dont ceux de l'exactitude scientifique. En retraçant par exemple les débuts de l'historiographie tchèque au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, Petr Čornej étudie la manière dont se forme alors une nouvelle représentation de l'histoire tchèque ; une représentation plutôt chaotique, où l'on arrive mal à « dissocier la réalité historique du mythe, distinguer une source fiable d'une invention,

15. Sur la grille de lecture de la construction des nations en trois phases élaborée par Miroslav Hroch, voir par exemple *V národním zájmu* [Dans l'intérêt de la nation], Prague, Nakladatelství Lidové noviny, 1999, p. 15-16.

16. À travers ses activités philologiques au sens le plus large – de la textologie à l'histoire littéraire, en passant par les travaux d'établissement et d'édition de textes anciens –, ce grand connaisseur des langues slaves s'emploie à une patiente révision du patrimoine littéraire tchèque et compte, à ce titre, parmi les experts les plus respectés et redoutés. Dans les années 1810, il a derrière lui une carrière de près d'un demi-siècle. Ses travaux ont paru au tout début en latin, puis exclusivement en allemand, ce que ne lui pardonne guère la génération suivante, pour laquelle l'usage du tchèque écrit est condition *sine qua non* de l'appartenance à la nation.

17. Succédant à la phase surtout scientifique et philologique incarnée par Dobrovský, la période associée au nom de Jungmann renvoie *grosso modo* au premier tiers du XIX^e siècle, époque où les éveilleurs nationaux mettent en pratique la « renaissance » de la langue tchèque, tenue pour un préalable à l'émancipation culturelle de la nation face à la culture allemande. Jungmann explore les capacités poétiques du tchèque dans ses traductions, crée une terminologie spécialisée dans ses écrits scientifiques. Il impose à la littérature tchèque deux principes interdépendants : tenir un rôle au sein de la nation et atteindre à une forme de classicisme en côtoyant le niveau artistique des littératures « avancées ».

savoir où se termine la réalité et où commence la fiction¹⁸ » ; où l'on en vient aussi à préférer le mythique ou le surnaturel, pourvu qu'il soit bien tchèque. Les fonds tchèques en voie de thésaurisation s'enrichissent alors de manuscrits médiévaux exhumés et « découverts », dont un certain nombre, d'authenticité douteuse, seront destitués au fil du XIX^e siècle¹⁹. S'ils en figurent d'emblée les plus précieux joyaux, les RKZ côtoient donc d'autres faux, surgis à partir des années 1810 dans le cercle patriotique.

Les historiens de la fin du XX^e siècle, au premier rang desquels Vladimír Macura, ont analysé ce comportement mystificateur – comportement littéraire et culturel, mais aussi proprement social – dans le vaste processus d'élaboration nationale par la culture qui caractérise le microcosme des « éveilleurs nationaux » de l'époque de Jungmann. En cherchant à circonscrire le type culturel tchèque spécifique apparu à cette période, Vladimír Macura définit dans ses travaux un certain nombre de présupposés, de « mécanismes motivants » régissant une culture en train de se créer – bien plus *nais-sante* que renaissante – et donnant un sens particulier à tout acte culturel. « La formation de la culture tchèque est, en chacune de ses composantes, portée par le même pathos, tendue vers l'accomplissement de l'idéal poursuivi, celui d'une culture nationale

18. Petr Čornej, « České romantické dějepisectví mezi osvícenstvím a pozitivismem » [L'Histoire romantique tchèque entre Lumières et positivisme], in Zdeněk Hrbata et Martin Procházka (éd.), *Český romantismus v evropském kontextu* [Le Romantisme tchèque dans le contexte européen], Prague, Ústav pro českou a světovou literaturu, 1993, p. 57.

19. Outre les RKZ, il en va ainsi de : *Píseň vyšehradská* [Le Chant de Vyšehrad], présumé du XIII^e siècle, découvert en 1816 par Josef Linda, en présence de Václav Hanka ; *Milostná píseň krále Václava* [Le Chant d'amour du roi Venceslas], découvert en 1819 par le bibliothécaire Jan V. Zimmermann et estimé du XIII^e siècle, avec, au verso du parchemin, une variante de « Jelen » [Le Cerf], poème que l'on trouve aussi dans RK. Des « falsifications philologiques » se produisent encore une dizaine d'années plus tard : gloses en vieux-tchèque apparues dans le dictionnaire *Mater verborum*, « découvertes » en 1827 par le lexicographe allemand Eberhardt G. Graff, assisté de Hanka ; fragment de traduction en vieux-tchèque (présumé du X^e ou XI^e siècle) surgi entre les lignes latines d'un *Évangile selon St Jean* trouvé par Hanka en 1828 ; la même année, traduction en vieux-tchèque du Psaume 109 et du début du Psaume 145, « découverte », toujours par Hanka, dans le *Psautier glosé du Musée* (datation présumée : XIII^e-XIV^e siècles). L'ultime tentative de Hanka en 1849, *Libušino proroctví* [La Prophétie de Libuše], est vite percée à jour.

entière, pleine²⁰ », écrit Macura. Une culture telle qu'on se la représente, ou qu'on la rêve, par référence aux grandes nations et, surtout, en regard de la culture allemande, tout ensemble modèle et repoussoir : pour se distancier ou s'extraire de cette dernière, on a souvent recours aux moyens qu'elle fournit ; la culture tchèque en demeure donc très dépendante du simple fait qu'elle s'élabore, le plus souvent, comme « non-allemande ». À l'époque de Jungmann, le travail culturel est tout entier soumis à la finalité poursuivie – rendre la culture tchèque la plus complète possible et conquérir son autonomie en la séparant de la culture en général, de l'allemande en particulier.

La quête du passé fait partie intégrante du « plan de construction » d'une culture tchèque : on s'emploie à donner à cette dernière une tradition, à faire naître en elle un sentiment de continuité. Ce passé littéraire et historique, en lequel on reconnaît une réserve thématique, linguistique et formelle inestimable pour la création contemporaine – non sans une prédilection d'époque pour le « très ancien » –, est progressivement mis au jour par les études philologiques, l'édition, le collationnement, quand il n'est pas proprement *inventé*. La créativité des éveilleurs prend aussi le passé pour terrain d'action. Les travaux de Macura montrent également que le caractère artificiel de cette « culture tchèque » voulue et décrétée est pris en compte, en toute conscience, par ses protagonistes. La stratégie même du « laisser-croire » – par-delà les catégories du vrai et du faux – est valorisée, suivant l'idée que l'on peut décider, élaborer, modeler, en un mot « choisir » sa propre culture, une idée dont nous pouvons constater la persistance et la force tout au long du XIX^e siècle. Le déploiement de cette sorte d'univers de substitution ne relève-t-il pas d'une appréciation lucide du « monde de ce qui est » – de la situation réelle de la culture tchèque au début du XIX^e siècle ? « La culture de la Renaissance nationale mystifiait en bloc (et ne pouvait faire autrement), feignant à ses yeux et aux yeux du monde l'évidence de son existence²¹ », écrit Macura. Sur un tel

20. Vladimír Macura, *Znamení zrodu : České obrození jako kulturní typ* [Le Signe de naissance : la Renaissance nationale tchèque en tant que type culturel], Prague, Československý spisovatel, 1983, p. 17.

21. Vladimír Macura, « Mystifikace a národ » [Mystification et nation], *Masarykovy boty, a jiné semi(o)fejetony* [Les Bottes de Masaryk et autres semi(sémio)-feuilletons], Prague, Pražská imaginace, 1993, p. 17-18. En traduction anglaise, voir Vladimír Macura, *The Mystifications of a Nation : « The Potato*

fond, le geste mystificateur ne peut être quelque chose d'exceptionnel, une anomalie. Il constitue l'une des principales réponses données par la créativité culturelle du Réveil national au sentiment de manque, d'incomplétude, partagé avec nombre d'autres cultures européennes œuvrant alors à leur émancipation, comme le donnent à voir le mouvement général de redécouverte de documents, monuments et autres vestiges ancestraux, ainsi que l'ossianisme que l'on retrouve à travers d'autres forgeries à « finalité nationale²² » nées en Europe à partir du XVIII^e siècle, et encore l'influence de la pensée Johann Gottfried Herder – culte de la langue, goût du très ancien et de « l'originel », valorisation de l'histoire, des sources populaires. On peut aussi se demander si un tel comportement n'est pas le fruit de cette auto-ironie dont s'accompagne la culture tchèque en « renaissance » – traduction particulière des sentiments de fragilité et de doute quant à la pure possibilité de son existence, mais aussi goût du jeu et du pari sur l'avenir.

C'est à cette atmosphère de « mystification ordinaire » que se heurte Josef Dobrovský dès après l'émergence des RKZ. En 1817, il accueille positivement RK, où il ne détecte pas d'anomalie déterminante²³, mais rejette un an plus tard, avec vigueur, RZ, qu'il considère immédiatement comme un faux (imité de RK), soupçonnant Hanka et Linda – étudiants de son cours privé de philologie tchèque et slave –, voire Jungmann en personne d'en être les auteurs et confectionneurs peu talentueux. L'avis de Dobrovský est suivi par le Musée, qui en fait sa position officielle. Malgré tout, le texte de RZ circule parmi les slavistes et, surtout, donne lieu entre 1820 et 1822 à une série d'éditions – en Pologne, en Russie et fina-

Bug » and Other Essays on Czech Culture, Madison, University of Wisconsin Press, 2010, p. 9.

22. On les trouve recensées, entre autres, chez Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales*, Paris, Éditions du Seuil, 1999.

23. Dans un supplément à la réédition de 1818 de son ouvrage *Geschichte der böhmischen Sprache und ältern Literatur*, Dobrovský décrit les poèmes de RK et leur donne une date (entre 1290 et 1310). Dès 1819, RK connaît une première édition « trilingue » orchestrée par Hanka : outre la retranscription des poèmes, elle comprend une adaptation actualisée par Hanka « pour une meilleure compréhension », ainsi qu'une traduction en allemand [*Die Königinhofer Handschrift*] signée V. A. Svoboda, et un petit lexique de mots « tombés en désuétude ».

lement en Bohême²⁴ – qui exaspère Dobrovský, outré de voir le *Manuscript* s'exhiber sur la scène slave pour s'imposer en Bohême, par l'effet de ce que nous appellerions une stratégie de contournement.

La querelle prend un tour public en 1824, lorsque Dobrovský fait paraître dans une revue scientifique viennoise le court article « Une tromperie littéraire », où il met principalement en évidence, chez ses cadets, la motivation *patriotique* qui se substitue, de plus en plus dangereusement selon lui, à un minimum d'honnêteté scientifique²⁵. Il y invective l'imposteur « qui a osé tromper non point le monde cultivé, mais quelques patriotes fervents et crédules, au plus haut point réjouis de pouvoir à présent exhiber, dans leur langue, un document des plus anciens²⁶ ». C'est Svoboda qui répond à Dobrovský dans la même revue²⁷, engageant une querelle qui, au-delà de la défense de RZ, vise à disqualifier son adversaire en tant que savant et patriote. Svoboda y traite entre autres « Herr D. » d'homme « atteint d'idées fixes » et de « préjugés hypercritiques²⁸ », souffrant surtout d'une défaillance patriotique.

Dobrovský se montre très touché, en particulier, par les allégations sur son sentiment déficitaire d'appartenance à la patrie – une notion à laquelle le savant d'expression allemande accorde, il est vrai, un sens différent, où la langue n'est pas centrale, contrairement à ce qu'il en est chez les plus jeunes éveilleurs. Il se défend

24. Le « Jugement de Libuše » paraît pour la première fois en 1820 à Varsovie, dans le vol. I de *Pravda Ruska* (éd. I. B. Rakowiecki), recueil de documents socio-juridiques des anciens Slaves où il côtoie le plus ancien texte juridique russe attesté. Vient ensuite la traduction russe d'Alexandre Chichkov : Aleksandr Šiškov, « O nektotoroj drevnej rukopisi », *Izvestija Rossijskoj Akademii*, 9, 1821. Se réclamant dès lors de la fortune étrangère de RZ – et faisant fi de l'avis officiel du Musée –, les frères Josef et Antonín Jungmann publient le texte en 1822 dans la revue tchèque *Krok*, tandis que paraît la première version allemande (signée Jan Ritter z Rittersberku) dans *Der Kranz* (Prague).

25. Josef Dobrovský, « Literarischer Betrug », *Archiv für Geschichte, Statistik, Literatur und Kunst* (Vienne), 15^e année, 46, 16 avril 1824, p. 260.

26. *Ibid.*

27. Václav Alois Svoboda, « Libussa als Gesetzgeberin », *Archiv für Geschichte, Statistik, Literatur und Kunst*, 15^e année, 64, 28 mai 1824, p. 351-356.

28. *Ibid.*, p. 352-353.

encore dans une réponse²⁹ où perce une émotion non dénuée d'ironie (« Comme il va rire dans sa barbe, l'auteur futé du poème envoyé sur "Le Jugement de Libuše", en voyant avec quelle flamme on défend à présent son galimatias³⁰ »). Dobrovský ne prend pas la peine – ce que lui reproche d'ailleurs Svoboda – de se livrer à une démonstration savante de la supercherie³¹ ; en revanche, il désigne avec force lucidité le diktat patriotique qui sous-tend désormais la défense de RZ :

En tant que spécialiste des langues, scrupuleux et expérimenté, ayant soumis à examen critique davantage de manuscrits anciens que M. S[svoboda] n'en a jamais vu, on me laissait volontiers déterminer l'âge d'un manuscrit important nouvellement découvert, tel par ex. celui de Dvůr Králové, et l'on aimait à répercuter mon jugement en la matière ; mais à présent que les fervents patriotes littéraires tchèques ont cru posséder une pièce rare de l'époque de Libuše dont ils ont répandu des copies jusqu'en Pologne, où ils espéraient remporter plus d'applaudissements que chez eux, ils ont trouvé très inopportun mon jugement défavorable, parce qu'il les perturbait dans leur joie d'avoir fait cette incomparable découverte. À présent, ils méprisent le jugement formulé, après mûre réflexion, par un homme qui, certes, n'est pas né parmi eux, mais a été élevé parmi eux, un homme qui a toujours eu à cœur la gloire nationale bohême y compris dans les choses littéraires, et ils quali-

29. Josef Dobrovský, « Vorläufige Antwort auf des Herrn W. S. [Svoboda] Ausfälle », *Archiv für Geschichte, Statistik, Literatur und Kunst*, 15^e année, n° 79, 2 juillet 1824, p. 435-436.

30. *Ibid.*, p. 435.

31. L'inauthenticité du « Jugement de Libuše » revêt une telle évidence pour Dobrovský qu'il n'étaye son arrêt que de peu d'arguments, de sorte que ceux-ci sont aisément tenus pour nuls et non avendus. Dobrovský considère le *Manuscrit* comme une « imitation évidente » et « servile » des vers décasyllabiques de RK, mais aussi une copie de chants russes, et une parodie des enseignements de langue et d'orthographe tchèques anciennes qu'il a lui-même dispensés et publiés. Voilà pourquoi ces vers font illusion, ces vers, ironise Dobrovský, « d'apparence si ancienne qu'ils ont l'air d'avoir été rédigés de la main même d'un notaire de Libuše ! [...] Pareil mélange de mots vieux-slaves, vieux-tchèques et russes confère à cette œuvre d'art un charme tel qu'il ne pouvait qu'attirer puissamment nos ardents patriotes ». Josef Dobrovský, « Vorläufige Antwort auf des Herrn W. S. [Svoboda] Ausfälle », art. cit, p. 436.

fient ce jugement de non-patriotique. [...]. La gloire nationale se trouve-t-elle menacée dès lors que l'on distingue le vrai du faux ?³²

Ainsi Dobrovský résume-t-il avec force lucidité non seulement ce qui est en train de lui arriver, mais aussi ce qui se reproduira à sa suite lorsque d'autres tenteront de s'en prendre aux *Manuscrits*. Dès cette époque, en effet, qui exprime ses doutes sur les monuments littéraires se rend passible d'exclusion de la société nationale pour « non-patriotisme » – et cet élément est à prendre en compte tout autant, sinon davantage, que l'insuffisance réelle des connaissances sur le Moyen Âge à l'orée du XIX^e siècle. En 1824, toute une jeune société savante et lettrée se range derrière Svoboda – Hanka, Linda, Čelakovský... et bien entendu Jungmann. Quant à Dobrovský, dont les dernières années sont empoisonnées par cette levée de boucliers patriotiques, il apparaît comme le premier d'une série de « victimes » des *Manuscrits*. Pendant des décennies, nombreux seront ceux qui se heurteront au même mur. Au milieu des années 1880, lors de la leçon de déontologie scientifique dispensée par les réalistes, le nom de Dobrovský ressurgira toutefois en tant que référence philologique et morale fondatrice³³. Une véritable inversion des valeurs s'opérera alors entre les deux grands éveilleurs, aux dépens de Jungmann, jusqu'alors célébré comme un travailleur culturel et patriotique modèle, face au trop rigide Dobrovský.

Après 1829, année où disparaît Dobrovský et où une autre figure de proue du Réveil national, l'historien František Palacký (1798-1876), fait son entrée sur la scène publique de la controverse en prenant le parti des *Manuscrits*, l'acceptation *sine qua non* des deux monuments poétiques devient une attitude obligatoire dans la société patriotique tchèque. La récente anthologie de Dalibor Dobiáš, *Les RKZ et la science tchèque (1817-1885)*³⁴, permet de redécouvrir l'importante littérature scientifique consacrée aux *Manuscrits* au long du XIX^e siècle, depuis leur émergence jusqu'à la campagne réaliste de 1886. Plusieurs étapes s'y distinguent : tout d'abord, après le « contretemps » de 1824, une ère d'apogée et de foi quasiment in-

32. *Ibid.*

33. Voir Catherine Servant, « Josef Dobrovský et le criticisme tchèque de la fin du XIX^e siècle », *Revue des études slaves*, t. LXXIV, fasc. 2-3, 2002-2003, p. 411-418.

34. Dalibor Dobiáš (éd.), *Rukopisy královédvorský a zelenohorský a česká věda (1817-1885)*, *op. cit.*

conditionnelle que seuls quelques critiques, tel le philologue slovène Jernej Kopitar (1780-1844) vers 1840, osent perturber ; sur ce fondement, l'élaboration progressive d'une représentation globale – historique³⁵, linguistique, culturelle, littéraire³⁶ – du Moyen Âge tchèque (et slave) ; enfin, la dégradation de ce tableau à mesure que s'accumulent les preuves de falsification, que progressent les médiévistes, et que le contexte tchèque exige plus impérieusement la vérité. Pendant près de trois quarts de siècle, dans les Pays tchèques et au-dehors, d'aucuns tentent sans succès de dénoncer, preuves à l'appui, ce qu'ils considèrent comme une évidente supercherie ; d'autres (le plus souvent des autorités du monde scientifique et de la vie publique tchèque) lèvent tout aussi régulièrement la voix pour laver les *Manuscripts* de tout soupçon. En 1886, lorsque les réalistes s'attèlent à la démonstration³⁷, il ne s'agit plus seulement d'engager une solide enquête pour lever le voile, définitivement, sur « un secret de polichinelle³⁸ » ; le temps est surtout venu, à travers

35. Force est d'évoquer ici le traitement des *Manuscripts* par l'historien František Palacký. D'abord publiée en allemand à partir de 1836 (*Geschichte von Böhmen*, 1836-1867), la grande fresque historique de Palacký – des origines à l'avènement des Habsbourg (1526) – paraît en tchèque à partir de 1848 sous le titre *Dějiny národu českého v Čechách i v Moravě* [Histoire de la nation tchèque en Bohême et Moravie]. Palacký se fonde en partie sur les *Manuscripts* pour développer sa vision des anciens Slaves occupant le territoire des Pays tchèques, et imposer une représentation des mœurs tchèques et slaves originelles dans laquelle ses contemporains se retrouvent : bravoure, sens de la justice, état d'esprit démocratique face à la barbarie environnante (surtout germanique), traçant une ligne de continuité avec de grands ancêtres.

36. Trésors littéraires face à une création contemporaine jugée indigente, gages admirables d'une qualité poétique tchèque originale, témoignages d'un caractère national ancestral en poésie, les *Manuscripts* gratifient la littérature tchèque de l'ère jungmannienne d'un sentiment de tradition, ils l'inspirent et atténuent son complexe d'infériorité.

37. On peut mentionner, parmi les futurs grands noms des sciences tchèques qui apportent leur pierre à la démonstration : Tomáš Garrigue Masaryk pour la sociologie et l'esthétique, Josef Král (1853-1917) pour la philologie, Jaroslav Vlček (1860-1930) et Jan Jakubec (1862-1936), histoire littéraire, August Seydler, calcul des probabilités, Jaroslav Goll (1846-1929), histoire médiévale, Otakar Hostinský (1847-1910), esthétique. *Athenaeum* publie des contributions sur la question de 1886 à sa dixième et ultime année (1892-1893).

38. Formule de Tomáš Garrigue Masaryk (*Athenaeum* 3, 1885-86, p. 165).

des initiatives d'ordres intellectuel, culturel, politique, d'instaurer un regard neuf, objectif sur l'existence nationale tchèque, ses fixations et blocages, ses survivances romantiques, son attachement démesuré à l'histoire. La formation d'un bloc politico-journalistique faisant corps en 1886 contre l'intervention scientifique d'*Athenaeum* n'est évidemment pas séparable de cette question. Dans leurs travaux, les réalistes utilisent principalement les *Manuscrits* à deux fins : tout d'abord, les RKZ leur sont prétexte à une vaste leçon de *déontologie* scientifique où sont rappelés droits, prérogatives, devoirs et responsabilités du chercheur ; ensuite, ils font d'eux un instrument majeur pour *déchiffrer* la vie nationale tchèque, comprendre ce que signifie conserver durablement, parmi les références décisives avec lesquelles opère le discours sur l'identité nationale, un faux.

Au XX^e siècle, d'autres enquêtes vont venir préciser le verdict scientifique des réalistes. À la fin des années 1960, en particulier, l'Institut de criminologie du ministère de l'Intérieur procède à de nouveaux examens matériels – chimiques, microscopiques, optiques et photographiques – qui contribuent à une reconstitution des différentes techniques utilisées par les falsificateurs et montrent que les *Manuscrits de Dvůr Králové et Zelená Hora* non seulement ne sauraient provenir du Moyen Âge, mais sont des palimpsestes (sous les poèmes en « vieux-tchèque » se cachent des textes en latin, authentiquement médiévaux quant à eux). Si l'un des initiateurs de ces examens, l'écrivain Miroslav Ivanov (1929-1999), leur consacre à la charnière des années 1960 et 1970 des articles et ouvrages de vulgarisation relevant de la « littérature factuelle³⁹ », il faut attendre le début des années 1990 pour voir les résultats publiés sous leur forme spécialisée. Aujourd'hui encore, cependant, malgré un consensus large sur la question, ces résultats ne font pas l'unanimité. Il faut souligner en effet que le débat des *Manuscrits* ne s'est pas arrêté à la fin du XIX^e siècle, même si certains de ses rebondissements ultérieurs peuvent sembler anecdotiques. Les RKZ bénéficient au fil du XX^e siècle de l'appui de nouveaux avocats qui les remettent au goût du jour à la faveur de publications et d'échanges polémiques. Aujourd'hui, alors même que les manuels scolaires présentent les *Manuscrits* comme le fruit d'une mystification de Hanka, Linda *et alii*, la Société tchèque des *Manuscrits* [Česká společnost rukopisná], très présente sur internet où elle diffuse toute une docu-

39. Voir notamment Miroslav Ivanov, *Tajemství RKZ* [Le Mystère des RKZ], Prague, Mladá fronta, 1969 ; Miroslav Ivanov, *Záhada Rukopisu královédvorského* [L'Énigme de RK], Prague, Novinář, 1970.

mentation, continue de publier des défenses des RKZ. En 2017, elle a pris part au bicentenaire en publiant un ouvrage disponible en ligne, *Les RKZ jusqu'ici méconnus*⁴⁰, comprenant une réédition des poèmes suivie d'articles plaidant pour la réévaluation de l'opinion dominante.

*

L'histoire des *Manuscrits de Dvůr Králové et Zelená Hora*, dont nous avons évoqué les commencements puis survolé quelques grandes séquences, nous conduit précisément, pour conclure, au bicentenaire qui vient d'avoir lieu. Avant toute chose, il convient de remarquer que cet anniversaire n'est pas passé inaperçu, bien au contraire. Le domaine de la recherche sur les *Manuscrits* a vu la publication de deux ambitieux et volumineux ouvrages collectifs sous la direction de Dalibor Dobiáš, chercheur à l'Institut littéraire de l'Académie tchèque des sciences : le premier de ces états des lieux, paru en 2014, est consacré à la problématique des *RKZ et la science tchèque (1817-1885)*, et comprend une anthologie ; le second rassemble un nombre important de contributeurs autour de la question de la réception des *RKZ dans la culture et l'art (2019)*⁴¹, de leur « découverte » à nos jours. Le Musée national de Prague a également participé aux célébrations en permettant au public de voir les parchemins lors de journées portes ouvertes (14 septembre – 2 octobre 2017) dans le cadre d'une exposition consacrée au « Phénomène Masaryk ». La Société tchèque des *Manuscrits*, empruntant forcément un autre angle de vue, a organisé quant à elle l'exposition *Deux cents ans avec le Manuscrit de Zelená Hora* au musée de Blovice (1^{er} septembre 2017 – 27 janvier 2018).

Dans le domaine des arts, des œuvres contemporaines ont vu le jour dont certaines prolongent l'usage antérieur, politico-culturel, des *Manuscrits*, tandis que d'autres suivent la ligne du jeu, de l'humour, de la parodie et du persiflage. En liaison avec le bicentenaire, on peut citer tout d'abord une adaptation du *Manuscrit de*

40. Karel Nesměrák *et al.*, *RKZ dodnes nepoznané* [Les RKZ jusqu'ici méconnus], Prague, Česká společnost rukopisná, 2017.

41. Dalibor Dobiáš (éd.), *Rukopisy královédvorský a zelenohorský a česká věda (1817-1885)*, *op. cit.* (1 vol., 934 p.) ; Dalibor Dobiáš (éd.), *Rukopisy královédvorský a zelenohorský v kultuře a umění* [Les RKZ dans la culture et l'art], Prague, Academia, 2019 (2 vol., 1753 p.).

*Dvůr Králové*⁴² en bande dessinée signée Filip Pýcha, éditée en 2017 par la Bibliothèque municipale de Dvůr Králové, projet plutôt sympathique visant prioritairement le jeune public. Au théâtre, un spectacle qui fait appel aux thèmes des *Manuscripts* mérite également évocation : le 17 mai 2018, la Nouvelle scène du Théâtre national de Prague a accueilli la première de *Zbyhoň !* – du nom d’un héros de RK –, pièce dont l’adaptation (expérimentale) et la mise en scène (pour le moins extravagante) sont signées Jan Frič et Milan Šotec. Selon ces derniers, *Zbyhoň !* a surtout été conçu comme un plaidoyer contre des expressions de nationalisme tchèque dont le XIX^e siècle n’a pas eu l’apanage et qui reviennent même en force, sous d’autres formes, dans le discours public du début du XXI^e siècle. À cet égard, en explorant d’autres œuvres artistiques contemporaines ayant partie liée avec les *Manuscripts*, il faut bien constater que ceux-ci peuvent également alimenter des propos contraires et se voir placer au service de slogans très connotés – « nouveau patriotisme », défense de l’Europe chrétienne contre l’Orient, protectionnisme face à la mondialisation, au choc des civilisations⁴³...

Si les poèmes des RKZ ne sont pas devenus une simple antiquité poussiéreuse et peuvent encore se retrouver au cœur de discours très actuels – et contradictoires –, on peut toutefois se demander s’ils conservent aujourd’hui une véritable présence littéraire. Dans sa postface à l’adaptation des *Manuscripts* en tchèque moderne donnée par le poète Kamil Bednář en 1961, Mojmír Otruba exprimait le souhait que les RKZ ne demeurent pas simplement un « mystère », une « relique historique » ou une « curiosité », et puissent « se changer à nouveau en œuvre littéraire vivante et lue⁴⁴ ». Otruba réagissait ici non seulement à la tournure principalement scientifique (et

42. Filip Pýcha, *Rukopis královédvorský v komiksu* [RK en bande dessinée], Dvůr Králové nad Labem, Městská knihovna Slavoj, 2017.

43. Sur cet aspect de la réception littéraire contemporaine réservée aux *Manuscripts*, voir Catherine Servant, « Rukopisy královédvorský a zelenohorský jako faktum i historická fikce: Návraty k Rukopisům v české literatuře druhé poloviny 20. a počátku 21. století » [Les RKZ du factuel à la fiction historique : retours aux *Manuscripts* dans la littérature tchèque de la seconde moitié du XX^e et du début du XXI^e siècle], in Dalibor Dobíáš (éd.), *Rukopisy královédvorský a zelenohorský v kultuře a umění, op. cit.*, p. 777-822.

44. Mojmír Otruba, « Čtyři glosy před novou cestou RKZ » [Quatre gloses pour le nouveau départ des RKZ], p. 114 et 123 *passim*, in *Rukopisy královédvorský a zelenohorský*, adaptation Kamil Bednář, Prague, SNKLU, 1961.

polémique) prise par la réception des *Manuscripts* dans le sillage de leur destitution par la critique réaliste en 1886, mais aussi à la politisation intensifiée imposée à l'histoire tchèque, y compris littéraire, dans les années 1950 à peine révolues. L'ambition d'Otruba pour les *RKZ* était de les voir réintégrer au sein de l'histoire littéraire tchèque leur place de droit, « en tant que grande œuvre d'art de notre Éveil national », et, davantage encore sans doute, qu'ils retrouvent le chemin des lecteurs. On peut se demander si les décennies suivantes ont accompli un tel vœu.